

Il pense à elle, ces jours qui vous cuisent la peau et qu'elle aimait tant. Elle aimait aussi novembre, ses flous, ses éclats à la Turner. Et aussi les hivers... Elle aimait les bijoux, les beaux; les toilettes sur mesure. Que n'aimait-elle pas?... l'Inde aussi. Elle avait même tenu à la revoir avant. Avant l'issue fatale qui se précisait.

Elle avait dû en revenir précipitamment pour organiser le rituel funèbre, des obsèques comme chez les Hindous, elle y tenait. Et elle était apparue ce jour-là, nimbée des fleurs, des flammes qui suivaient la brise, corps de lumière à la porte de l'inconnu. Dans les a-coups du feu, l'orteil coquin s'était dressé. Comme un post-scriptum. Un signe. Un adieu.

Lui, rêvait le regard plein de malice qui ne se posait plus sur lui. Et il n'avait plus eu de sourire; son sourire était mort.

Il avait fixé l'orteil, l'ongle dont le rouge émergeait. Son index aimait s'attarder sur ces petites tâches toujours propres, toujours lisses de ses doigts. Sur l'une puis sur l'autre il se posait...

De douces habitudes, des manies tendres qui feront maintenant partie du passé, un passé présent où l'on vit ensemble, où l'on se parle. On pleure, on se sourit aussi. C'est un peu main dans la main que l'on poursuit la route. Mais la main on ne la touche plus, ni les ongles. Les jours ne sont plus que des gâteaux de cire aux alvéoles vides où le monde cherche à vous persuader que la vie continue.

Il regarde les cendres, il touche les cendres. Son corps. Il croit rêver, ça n'est pas possible... Mais si, tout est possible.

Ce sont souvent les possibles qui paraissent invraisemblables.

Il a déjà les souvenirs qui lui martèlent le crâne. Ça germe, ça suppure. Avec les tenailles dans le ventre qui donnent tellement l'envie de hurler que vous restez coi. Quand elle avait dit « merci, pour le grand bonheur que tu m'as donné », il n'avait pas pensé que l'après serait aussi terrible.

Il se taisait. On ne lui disait rien. On ne peut rien dire à qui se tait.

Puis il avait plongé seul dans l'Océan, tout comme on se noie. C'était fini.

Un jour, plus tard, beaucoup plus tard, son enfer rendrait les armes et le soleil percerait. Non plus celui d'avant. On tient à peine compte de lui, on s'en nourrit, on s'en gave alors, dans l'incoscience et sans le moindre merci. C'est sans doute ce qui le pousse à se détourner pour jouer l'ogre, dans l'arsenal des bienheureux ingrats et ses otages de choix.

Et quand avec l'espoir il veut bien revenir, on ne lésine plus ; on apprécie ; on s'accroche à chacun de ses pas, pis-aller, petits en-cas, bouts de vie qui peu à peu le font rayonner pour un partage aveugle. Jusqu'à une certaine amnésie que l'on n'avait pas prévue.

Lui qui se taisait, l'ignorait encore.

A ton tour tu as dévoilé sa face noire un matin, bien malgré toi ; tu donnais tant de volume et de goût à la vie.

Nous roulions, la voiture faisait des embardées. Pour le chahut. Dans la joie. Là où cela ne présentait pas de danger. J'avais voulu ce jour-là tourner le bouton de la radio pour écouter les informations, c'est inhabituel lorsque nous sommes sur la route.

Ton petit frère était assis devant à côté de votre père. J'étais allongée sur la banquette arrière... La voix du speaker était montée. Un nom fut lancé comme un sort, le nôtre... Une musique pop avait suivi.

Je pensai aussitôt à cet autre matin qui s'était annoncé pareil à celui-ci, chacune libre dans ses pensées, dans les bruits du petit jour. Matins si doux dans les mélanges d'odeurs et de gourmandises. Rituels que l'on aime à prolonger, les pieds sur un barreau de chaise proche voisin, ou bien à même la table, avec ces bouts de phrases crachotés entre deux gorgées dans une sorte d'absence, et ces mots somnolents qui semblent écorcher la langue, quand vous êtes encore quelque part dans la nuit. Avec eux, vous en décollez peu à peu et vous refaites surface.

Les voitures passaient dans la précipitation des départs de dernière minute, les mobylettes s'exaspéraient. Nous étions bien.

Tes yeux ce matin-là étaient devenus plus noirs, pris d'inquiétude... Tu avais coupé net l'entretien... maman je sens que je vais bientôt mourir... Sentence jetée d'un bloc comme une vomissure, et sans un seul hoquet. Non pas à

cause d'une maladie, une saleté qui aurait pu te ronger. Ce fut une prémonition, une sorte d'avertissement venu on ne sait d'où qui tomba en pleine conversation, trois semaines avant le drame.

Tu portais ta robe marron glacé à taille haute. Tu avais ramassé tes cheveux en queue de cheval et la malice du sourire tranchait par instants sur un air de princesse lointaine. Comme nous étions enjouées.

Tu étais assise, adossée au mur, les jambes allongées sur la chaise proche, et tu fumais ta première cigarette de la journée. Ton oeil satisfait, ton oeil bonheur flirtait avec les volutes, puis revenait à la discussion. Souvent tu te détendais ainsi avant de te plonger dans les livres de classe, et je redoublais d'entrain. Tu semblais m'observer, l'esprit chevauchant de-ci delà, les regards ricochant ici et là. Puis tu me voyais.

Je t'écoutais, je te laissais parler. Je pensais, « quelle allure », en contemplant cette grande fille toute simple, toute fraîche, qui était la mienne.

Obstinée, fâchée, tu m'avais défiée... je ne plaisante pas tu verras... Quand tu disais tu verras, il était rare que l'on ne voit pas, ton intuition était infallible.

Tu t'étais figée. Tes pulsations s'éteignaient dans une brutale pulsation de l'atmosphère. Mais c'était stupide tout cela ; stupide cette réflexion. Je ne décollais pas de la vie, j'étais sourde.

Tu avais insisté. Tu m'avais fixée durement, braquée par mon silence tel l'animal menacé qui fait front. Tu me provoquais dans la quête impérative d'un éclat de rire peut-être, face à l'absurdité, ou bien de mots tranquillissants. Et je t'avais entraînée vers des propos futiles, je t'abandonnais au colin-maillard avec l'ennemie menaçante.

Tu espérais mieux. Tu avais attendu. Mon silence avait dû confirmer.

Elle s'était embusquée à te renifler, à l'affût. Elle attendait son jour pour se jeter sur toi et ne pas te manquer. Tout fut

mis en œuvre pour lui faciliter la tâche d'après ce plan préparé à l'avance qui t'a projetée loin de nous. On nous en avait prévenus aussitôt et on se l'était répété pour s'en convaincre, on ne pouvait pas y croire. Mais dans les yeux des autres... Partout... des stigmates partout t'enterraient. On rentrait dans le deuil avec elle, cette mort pendue à nos basques. Elle nous arrachait l'âme du corps pour l'envoyer au diable. Le chat avait cependant quitté le bateau avant, pour l'éloigner de la maison.



Tu m'avais demandé si j'étais contente... Mais bien sûr !... Tu m'avais expliqué que lorsque tu l'étais, tu éprouvais le besoin que tous le soient autour de toi. Puis tu t'étais précipitée vers ton petit frère, -il avait neuf ans de moins que toi, ton "petit" que tu affublais de bien des sobriquets fous, des offrandes- pour le manger de baisers. Et ton visage, son duveté, témoignaient de ces grandes joies à l'état pur. La nuance slave due au modelé des pommettes, à la ligne des paupières aussi, était plus sensible dans l'exaltation. A l'ordinaire elle s'affichait telle une arrière pensée.

Il t'avait sauté au cou, et du visage bombé de dix ans, l'œil de connivence, profond, réfléchi déjà, s'était tourné malicieusement vers moi... quelle gamine, il faut bien que je m'exécute... C'est ce qu'il me disait.

Tu étais sa grande sœur, son meilleur copain. Tu étais sa seconde mère. Amour enviable, complicité touchante. Vous aviez esquissé un tour sur vous-mêmes et il y avait eu plein de couleurs autour, des couleurs qui frappaient des mains. Tu portais un jean et un long pull rouge. Tu avais relevé tes cheveux en catogan, de sorte qu'un bandeau te cernait le visage, un bandeau doré vénitien avec deux mèches rebelles aux laques. Avec grâce, le corps s'agitait, se pliait aux nécessités du moment. Tu étais fébrile, en pleins préparatifs, les vacances étaient là.

Chacun partait de son côté ce fameux été. Tous heureux, on aurait dit que c'était pour la vie. Les parents avaient opté pour le caravanning itinérant, le fils aîné pour la Corse, ta

sœur pour Paris. Il était prévu que tu te partages entre Nice et Paris.

C'était le grand démembrement familial, amarres rompues, et pour la première fois. Vous aviez insisté pour que nous vous laissions toute latitude, vous étiez adultes. N'arrivait que ce qui devait arriver...

Nous avons cédé.

Sempiternels arguments, sempiternelles réponses. Ils se brisaient sur des regards exaspérés et sur des dents pointues. Dans le calme ou la colère. Majeurs vous l'étiez, sauf pour les responsabilités, pour les ennuis de toutes sortes. Allô papa, allô maman. Allô, allô, parents-secours. On vous aime bien papa-maman ; on a de ces gentillesse, de ces tendresses... vous ne le comprenez pas ; on est trop patients avec vous. On veut vivre notre vie. Pas toujours boulot-dodo. Nous on vit, on court les routes, les boîtes de nuit. On se nourrit de musique à nous en faire craquer les tympanes. Vous ne connaissez rien de la vie papa-maman. Apprenez... D'accord, vous allez encore ramener sur le tapis les saines balades à bicyclette de vos seize ans, vos week-ends à pâlir sur livres et copies avec les parents sur le dos qui vous donneraient peut-être ensuite... peut-être, la permission d'aller voir le film de leur choix... un peu cucul... pas trop d'amour, pas trop de bagarre... apprécié d'eux... le bon film intello... tant pis pour vous ! Et si on met la charrue avant les bœufs comme vous le dites si bien, on n'aura pas attendu à votre exemple que les bœufs n'en peuvent plus, avait un jour glissé suavement ton frère aîné.

Orages. Chaquements de porte intempestifs. J'étais la plus acharnée à vous combattre et c'était laborieux Vous étiez si entêtés, si impétueux. Si jeunes. Attachants aussi pour votre franchise et votre confiance en tous. Ca en était désarmant.

Nous trouvions votre génération sympathique, plus ouverte que la notre, moins hypocrite par certains côtés. Il est vrai que l'on ne nous donnait pas tellement l'occasion de la spontanéité.

Tu étais la plus conciliante, la plus « facile », devenue très tôt une petite grande personne, et les différends retombaient en compromis raisonnables. Le devoir d'abord, le plaisir ensuite, tu suivais fidèlement le conseil. Tu pleurais quelquefois devant les refus et tu demeurais triste. Laquelle de nous deux était alors la plus touchée ?

Cette vague de liberté soudaine dans la maison t'avait étonnée et tu en fis la remarque... Hé bien ! chacun va vivre sa vie comme vous le dites si bien... Comment nous contacter, vous contacter ? Cela nous inquiétait bien un peu ; mais il y aura toujours la ressource de la radio ajouta ton frère.

Des mots qui glissent de vous comme cela, anodins, avec cet aspect prémonitoire qui se révèle un jour.

Ils n'en revinrent pas nos trois grands, les parents avaient acquiescé.

Ruche en effervescence où dans un condensé de la routine, les gestes se mélangent et les pensées se chevauchent. Linge, casseroles, réfrigérateur à vider, compteur eau, compteur électricité... Papa veux-tu régler l'éclairage de ma voiture ?... Maman que crois-tu que je doive emporter ?...

Six paires de jambes allaient, venaient, gravissaient et descendaient les escaliers dans des allers-retours vifs et turbulents. On se côtoyait. Se regardait-on, on ne se voyait plus. Il y avait la joie ; l'énervement aussi. Ceux propres à tous les départs de tous les nids. Puis mon désir de rester un peu là, au calme, quand tout le monde serait parti. Pour me détendre et respirer. Je me perdais en allées et venues inutiles comme des petits ronds dans l'eau. Tu étais seule dans ta chambre, déjà prête... Quelle chance ma Minie de partir ainsi, librement ! De notre temps !... du temps de cette éducation étouffante, des interdits en tous genres... Ce côté « vieux jeu » qui comportait du bon reconnaissons-le.

Avec gentillesse tu m'avais laissé soliloquer, gagnée comme je l'étais par la manie douce de donner plus de poids qu'il n'en fallait au moindre des bonheurs, et j'insistai dans mes ratiocinations. Le plus important dans le fait d'être heu-

reux était d'en être conscient. Je cherchais aussi à gagner du temps sur cette séparation qui m'assombrissait je dois bien l'avouer... C'est vrai j'ai ma p'tite veine maman. Tu m'avais approuvée sans conviction ; tu faisais effort pour m'écouter, loin déjà...

Tu avais interrompu ton geste, tu voulais me consacrer un instant. Tes mains étaient indécises sur la pile des pulls, ton expression plus grave. J'aurais aimé prolonger le tête-à-tête, -on est bien avec sa grande fille- demeurer à te regarder... Tu étais belle, calme et tellement reposante -de ceux qui vous réconcilient avec le monde- et moi j'étais lasse ! Oui, demeurer là... Mais le bruit autour revenait avec le seul souci des dernières obligations.

Les pieds m'avaient traînée, mon bras s'était tendu, lent, vers ta porte. C'est trop beau, je vais bien avoir un pépin, c'est ce que je m'attendais à t'entendre ajouter... Tu ne l'osas pas ce jour-là, pour éviter une réaction agacée. Car tu le savais que tu ne reviendrais pas, c'était inscrit quelque part dans une caverne de toi. Oh tu n'avais rien dit ; tu nous voyais contents, pourquoi en reparler ? Des points de suspension avaient brouillé l'atmosphère, que j'avais laissés dans mon dos. Ton regard ne les avait pas effacés.

Nous asseoir enfin dans l'auto ton père et moi, devant les portes et les volets fermés. Fuir le train-train qui vient à bout de vous et c'est si bon de ne vivre que pour soi. Plus de discussions, plus l'agacement journalier des querelles et de toutes les sautes d'humeur d'adolescents boutonneux. A nous désœuvrement et nouveauté.

Les trois grands l'un après l'autre nous avaient précédés dans le départ. Des coups de klaxon avaient résonné, qui avaient prolongé les accolades. Le petit était monté près de toi dans la Mini rouge pour t'accompagner jusqu'au virage. Négligemment tu avais lancé « tchao » en agitant la main pour un dernier au-revoir, nous laissant joyeux pour toi. Joie mêlée d'un peu de tristesse. D'un peu d'envie. De nostalgie.

Il était revenu en courant... Domi m'a dit « tout le monde descend... » Son cœur était gros, on le séparait de toi.

Une pluie nerveuse frappait la route. Un peu plus tard, soleil et ombres titillaient le sol lorsque nous étions partis.

La Belgique, la Hollande, Ostende, Amsterdam... L'émerveillement ! J'ai eu là une pensée pour toi, à cause de ton attirance pour les grands blonds, mais ton cœur était déjà pris.

Grisaille et soleil se concurrençaient, un soleil qui tentait des avancées puis se retranchait. Le vent non plus n'insistait pas. Il devait être bon de vivre à Amsterdam tel un rêve épargné, avec ses canaux et ses fiacres, et je regrettais bien votre absence à tous, déjà vous nous manquiez. Par l'intermédiaire d'une carte postale, j'avais cru partager cet enthousiasme avec toi, nous connaissions l'adresse où tu t'étais rendue. La carte était arrivée trop tard...

Nous aurions peut-être dû insister davantage ton père et moi pour que tu nous accompagnes. Contrairement à celui de tes frère et sœur, ton programme de vacances était incertain, le temps de cette cérémonie de mariage mis à part... Comment faire j'ai promis ; je ne peux plus changer maintenant...

Tu avais paru réfléchir, nous donnant l'impression que tu cherchais la solution qui nous satisferait, mais tu devais bien préférer passer ces quelques jours en galante compagnie.

Commençais-tu à oublier cet échec au bac ? Nous le souhaitions, nous en doutions. Longtemps après tu étais demeurée triste, ton avenir s'était écroulé.

Je revivais cela. La dernière épreuve orale passée, le trajet de retour sous un soleil brutal, tes cernes de fatigue, ton indisposition... et cette prof d'italien... cette garce, je suis sûre qu'elle m'a saquée je l'ai senti... Je sens ceci, je sens cela, toujours tu sentais. Philippe était intervenu... je ne te comprends pas, j'étais dans la salle, tu as brillé ; tu as répondu correctement à toutes les questions. A moi qui ai séché elle a